

« C'EST LA GLOIRE, PIERRE-FRANÇOIS ! »

Les artistes sont-ils au-dessus de la morale ? Sommes-nous, par décret spécial de la Providence, affranchis des règles qui assujettissent le commun des mortels ?

Ce ne sont pas des questions à poser, tant le mot « privilège » est de nos jours devenu pestifère.

Pourtant, dans la vie, tout est privilège : la naissance est un privilège, la beauté est un privilège, la santé est un privilège, le talent est un privilège.

Le talent ! Qu'il conférât des prérogatives à ses heureux possesseurs était une vérité d'évidence pour les papes et les princes de la Renaissance, pour les rois éclairés du XVIII^e siècle européen.

Il n'en va plus de même aujourd'hui. Les ligues pour la vertu y ont mis bon ordre. Bon ordre moral, évidemment.

Avez-vous remarqué que les fins de siècle sont souvent très bêtes ? Fin du XVIII^e siècle : la Terreur coupe la tête des libertins au nom de la défense des bonnes mœurs. Fin du XIX^e siècle : c'est encore au nom des bonnes mœurs que le capitaine Dreyfus est expédié à l'île du Diable et Oscar Wilde à la prison de Reading.

Fin du XX^e siècle : Tartuffe et Caliban sont à nouveau au pouvoir. Peut-être me ferez-vous observer qu'ils n'ont en réalité jamais cessé de l'être ? Sans doute, mais ils se font, ces temps-ci, spécialement bruyants, contraignants : dans les médias on n'entend qu'eux, et lorsqu'un artiste solitaire est attaqué, calomnié, livré à la vindicte de la foule par des harpies hystériques, aucune voix ne s'élève pour le défendre.

L'hypocrisie, la démagogie et la mauvaise foi sont certes de toujours. Songeons à la racaille bien-pensante qui au siècle dernier rendait le *Manfred* de Byron et le *Werther* de Goethe responsables d'une vague de suicides parmi les jeunes gens ; aux folliculaires qui, sous l'occupation allemande, expliquaient la défaite de 40 par l'influence délétère que des « intellectuels pourrisseurs » auraient exercée sur notre vaillante jeunesse.

Cependant, le Ku Klux Klan du nouvel ordre mondial s'est surpassé lors des drames qui ont récemment endeuillé la Belgique. Chacun de nous a été horrifié par ces enlèvements, ces viols, ces meurtres d'enfants et de jeunes filles, mais l'abjection des criminels pédophobes n'excuse en aucune façon l'ignominie de ceux qui ont osé, lors de ces tragiques événements, lancer des anathèmes contre André Gide, Nabokov, Balthus et quelques autres ; qui ont mêlé leurs noms à ceux des violeurs, des incestueux, des pervers ; qui ont tenté de persuader un public bouleversé et ahuri que ces artistes fameux étaient quasiment les inspireurs des assassins.

Dans ses charmants souvenirs, *La suite à l'écran*, Jean Aurenche dit avec humour de l'acteur Jean Gabin qu'il a « très bien administré sa carrière » et que « l'adéquation de sa morale avec la morale publique » fut « l'une des raisons de son succès ». Quel dommage que Gabin nous ait quittés ! Il nous aurait donné des leçons d'« adéquation » qui, par les temps qui courent, nous eussent été fort utiles.

Ah ! la morale publique ! De Giordano Bruno, brûlé vif pour avoir douté de l'existence de Dieu en un temps où la morale publique exigeait qu'on y crût, à Paul Florenski mort au goulag pour avoir affirmé son existence en un temps où la morale publique exigeait qu'on n'y crût pas, nombreux sont les écrivains qui, pour avoir professé une autre morale que la morale officielle, obligatoire, unique, ont eu un comble d'ennuis.

En 1994, j'ai interprété au théâtre le rôle de Baudelaire dans *Le procès des «Fleurs du mal»* ». Au cours du spectacle, je lisais des fragments des articles parus sur cet ouvrage en 1857, notamment celui d'un critique belge qui s'exclamait : « Dans un poème particulièrement insoutenable, *Delphine et Hippolyte*, on voit une femme débaucher, pervertir une innocente collégienne de treize ou quatorze ans. De telles pages ne relèvent pas de l'analyse littéraire mais du commissaire de police. Que font les Juges ? L'impunité dont, sous prétexte de littérature, semble jouir M. Charles Baudelaire, scandalise tous les Français honnêtes. »

Delphine et Hippolyte, tenu pour un éloge de la pédophilie, a donc été condamné, et une demi-douzaine d'autres poèmes avec lui. Baudelaire s'en est tiré à bon compte. De nos jours, en effet, la liste des pièces interdites s'augmenterait : *La vie antérieure* et *L'invitation au voyage*, épargnés par le procureur Pinard, seraient en 1997 dénoncés comme une scandaleuse apologie du « tourisme sexuel ».

Ne souriez pas. Aujourd'hui, de glapissants et menaçants inquisiteurs (qui sont, le plus souvent, des inquisitrices) lisent des journaux intimes tels que celui d'André Gide, des romans tels *qu'Hécate et ses chiens* de Paul Morand, à travers le seul prisme du tourisme sexuel, de la prostitution des mineurs ; affectent de ne retenir des amours passionnées d'Humbert Humbert et de Lolita que les infractions au Code pénal dont se rend coupable le héros de Nabokov.

Cette lecture moralisatrice et flicarde des œuvres d'art permet à nos chasseurs de sorcières de coller au front de tel écrivain contemporain l'étoile jaune du pédophile - une étoile jaune qui met celui qui la porte au ban de la société -, de prôner le boycottage, voire l'interdiction, de ses livres, d'organiser contre lui un lynchage médiatique.

Ce faisant, c'est la littérature dans son entier qu'ils couchent sur le lit de Procuste, car à l'évidence, du point de vue de la « morale sexuelle », il n'y a rien chez ce contemporain qui ne se trouve déjà chez Anacréon et chez Byron, chez Pétrone et chez Dostoïevski, chez Ronsard et chez Thomas Mann...

Je publie cette année mon vingt-cinquième livre (*De la rupture*, Payot).

Que de personnages divers créés dans mes romans! que de thèmes traités dans mes essais! que d'événements, de rencontres fixés dans mon journal intime! C'est pourquoi, quand certains ne retiennent de mes vingt-cinq livres que des histoires de culottes Petit-Bateau, les bras m'en tombent.

Pourquoi tant de mauvaise foi ? C'est, pour ne prendre qu'un exemple, la question que se posent, effarés, celles et ceux, fort nombreux, qui ont découvert le Christ grâce à mes livres, qui se sont convertis à l'orthodoxie grâce à mes livres, et qui ne comprennent pas qu'on réduise ainsi mon travail, qu'on le *jivarise* de façon caricaturale et mensongère.

Chez certains de mes zôïles, l'explication est la jalousie, la volonté de nuire. Les autres n'ont tout simplement pas lu mes livres, l'aura sulfureuse qui me nimbe les en dispensant: un écrivain qui a une réputation aussi noire, il n'est pas nécessaire de l'avoir lu pour en médire dans les rédactions et les dîners en ville. J'ai le bizarre privilège d'être calomnié par des gens qui ne m'ont pas lu, ou qui ne m'ont lu qu'en diagonale, qui ne savent de moi que les rumeurs et les ragots de la malignité publique.

Et puis, il y a eu cette émission télévisée, enregistrée en différé lors de la publication en 1993 de *La prunelle de mes yeux*, où mes propos ont été tronqués, montés, manipulés de manière à me faire passer pour une sorte de monstre aux yeux du public. «Tu es tombé dans un piège », m'a dit Roland Topor.

Les émissions en direct sont, elles aussi, des pièges, puisque vous y dites «blanc» et que le téléspectateur comprend «noir». Voilà quelques semaines, une de ces ligues contre le vice qui font aujourd'hui florès m'a écrit une lettre ouverte qui commence par ces mots : « Comme beaucoup, nous avons à l'esprit vos propos à l'émission « Apostrophes » où, interrogé par Bernard Pivot, vous avanciez goûter des relations sexuelles avec des fillettes de douze ans... » Bernard Pivot m'a très souvent invité sur le plateau d' « Apostrophes », mais je n'ai jamais ni dans son émission ni ailleurs tenu de pareils propos.

Cela est très grave, car l'auteur de cette lettre de remontrance n'est pas un demeuré mental, mais un homme sérieux, un juriste. Je lui ai courtoisement suggéré de lire *La prunelle de mes yeux*, où il apprendrait que dès 1986 j'ai, grâce à la jeune Vanessa, abjuré la vie dissolue qui avait été la mienne durant une dizaine d'années.

La conclusion est plus ahurissante encore : cette ligue a publié dans sa revue un commentaire final où elle avoue n'avoir jamais lu un de mes livres! N'est-ce pas inouï? Ces gens ne m'ont jamais lu, et ils se permettent de m'écrire une lettre ouverte où ils me donnent des leçons de morale ! Et pourquoi à moi ? Pourquoi pas à tel cinéaste, ou à tel chanteur, dans les films et les chansons desquels les amours adolescentes jouent un rôle aussi important que dans mes bouquins ?

La réponse est sans doute qu'un écrivain est plus vulnérable, surtout lorsqu'il

publie, outre des romans, des essais et des poèmes, son journal intime. Il y a dans le « Je » du diariste un je-ne-sais-quoi de direct, de brutal, qui fait oublier au lecteur que le journal intime d'un écrivain n'est ni un document ni un procès-verbal, mais une œuvre d'art, au même titre que ses autres ouvrages.

Des milliers de pages constituées par mes vingt-cinq livres, il est facile d'extraire quelques passages libertins, quelques phrases bien choquantes, propres à scandaliser le bourgeois. Avec de telles méthodes, on peut envoyer n'importe qui devant un peloton d'exécution. De tels procédés sont méprisables. J'accepte d'être jugé, mais sur l'ensemble de mon travail, sur la totalité de mes écrits, et non sur quelques pages découpées par des ciseaux truqueurs.

« Matzneff va finir par devenir un Rushdie », écrivait Laurent Dispot dans *Globe*, le 23 février 1994. Depuis, la situation s'est encore dégradée et je suis, je l'avoue, extrêmement surpris par le silence de mes confrères, d'habitude si prompts à s'émouvoir du sort du moindre auteur cubain, papou, moldovaque. En ne prenant pas ma défense ils me font du tort, mais à la longue c'est à eux-mêmes que leur lâche silence sera fatal. Aujourd'hui, c'est Matzneff qui est dans le collimateur; c'est Matzneff qui porte l'étoile jaune de l'immoraliste. Mais après que j'aurai été détruit, de qui sera-ce le tour ?

Je suis, comme mon bon maître Baudelaire, convaincu de « l'épouvantable inutilité d'expliquer quoi que ce soit à qui que ce soit ». Je voudrais néanmoins rappeler la définition de l'écrivain que j'ai donnée en 1977, voilà juste vingt ans, dans *Les passions schismatiques*: « Qu'est-ce qu'un écrivain ? C'est une sensibilité modelée par une écriture, un univers soutenu par un style. » Dans mes livres, il y a des débauchés et des saints, des vieilles dames et des jeunes filles, des militants chrétiens et des oisifs désenchantés, bref il y a la vie, le tourbillon des passions contradictoires.

Me comprenez-vous ? En art, *tout est sujet*. Il n'y a pas de sujets nobles et de sujets ignobles. Mes jeunes maîtresses sont aussi attachantes que mes vieux moines ; elles sont, je l'espère, aussi captivantes que les duchesses milanaïses de Stendhal et que les chats de Léautaud. *Cantat, amat quod quisque*, « Que chacun chante ce qu'il aime », écrit Calpurnius dans sa onzième églogue. L'un chante des duchesses milanaïses, l'autre des chats de gouttière, le troisième des jeunes filles et des papes barbus, et c'est très bien ainsi.

Tel roman pourrait se dérouler entièrement chez mère Teresa et être un très mauvais livre; tel autre entièrement dans un bordel de Calcutta et être un livre sublime. Tout est digne d'intérêt. La vie d'un pécheur ne l'est pas moins que celle d'un saint.

Ce qui importe, c'est le ton, le rythme, la respiration de la phrase, ce que Montherlant appelle « la patte » et Céline « la petite musique ».

Quoi de plus banal qu'une pomme, quand elle se trouve au marché de la place Maubert ou à celui de la rue de Buci ? Dès qu'elle saute dans une toile

de Cézanne, elle cesse de l'être. Une adolescente nue, peinte par un mauvais peintre, ne sera qu'une croûte obscène ; peinte par Boucher, Fragonard, Ingres ou Balthus, elle est enchanteresse.

Il est vrai qu'une œuvre peut être enchanteresse et faire scandale. Si je considère les écrivains qui, dans mon adolescence, ont formé mon esprit et mon goût, m'ont éveillé à la vie de l'intelligence, je remarque que la plupart furent des francs-tireurs détestés, tenus en quarantaine, en butte aux calomnies des pharisiens et des imbéciles. Certains d'entre eux ont connu la prison, d'autres l'exil; tous, la solitude.

Par tempérament, je le confesse, je n'ai aucune disposition pour le personnage de l'écrivain maudit; aucune intention de me laisser tirer comme un lapin; aucune vocation au martyre. J'aime beaucoup trop le bonheur et l'insouciance pour me complaire dans un rôle si... romantique.

Peut-être ai-je tort et devrais-je tendre une gorge expiatoire au couteau des vertueux sacrificateurs. Le moine et l'artiste ont ceci de commun que l'un et l'autre ont des désirs, des refus, des passions qui font d'eux, parmi les gens ordinaires, des étrangers, et donc des suspects. Dans les périodes troublées ce sont d'ailleurs toujours les écrivains et les prêtres qu'on zigouille en premier. Au lieu de rêver naïvement aux couronnes de la faveur populaire, pourquoi ne pas suivre jusqu'au bout l'exemple des moines dont l'abbé de Rancé, le réformateur de la Trappe, écrit : « Il n'y a pas de réputation qui leur soit due. Un moine n'est que pour être homme d'opprobre et d'abjection. »

L'opprobre et l'abjection, quel programme ! Comme le dit d'un ton mi-tendre mi-narquois Garance à Lacenaire dans *Les enfants du paradis*: « C'est la gloire, Pierre-François ! »

La gloire, je ne sais : seule la postérité le dira; mais ce serait en tout cas extrêmement *dandy*.

Gabriel Matzneff